

« Mine de rien, je vole. »

« L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :

Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise de Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... »

« Que l'on me donne rien à faire : je le ferai.

Je le ferai consciencieusement, avec application, question d'habitude. On pourra même vérifier que ce rien est fait ! Exactement de la même manière que vous pourriez vérifier ce que mes collègues –*mes chers collègues*- abattent de besogne obstinée, de tâches quotidiennes...

Des dossiers.

LES dossiers.

Tous les matins ils se lèvent, boivent un café et se ruent au travail à fond de train et par la Trans-bigoudène s'ils viennent du sud; arrivant du nord ce sera par la RN 165, à la même vitesse. Ils rejoignent Quimper et ses bureaux chauds, de nuit ou au petit jour selon la saison.

Je le sais, j'étais de ceux là, pendant des années.

J'en suis toujours d'ailleurs.

Sauf que maintenant... »

« Il y a ce taille crayon, un gros, vissé sur mon bureau avec une manivelle rouge : mon « associé »-comment peut-on parler entre guillemets ? Voilà une question !-, mon collaborateur principal. Ha oui ! Vous allez dire : « Il croit qu'il ne fait rien et en fait, dès qu'il arrive, il taille ses crayons : c'est déjà quelque chose non ? »

Ne hurlez pas mes démons chéris, vous avez raison.

Là !

Ça vous va ?

Croyez-vous que je n'ai pas remué ce problème des centaines, des milliers de fois ? Presque trente ans que je taille mes crayons le matin en arrivant : alors ! Avant cette activité était disons... subalterne, elle ne faisait pas partie du *travail*. -Comment peut-on parler en italique ? Voilà une « vraie » question !-. Bref, on taillait les crayons en discutant de la soirée de la veille avec son voisin de bureau, c'était un rituel, une façon de se préparer à l'assaut de la paperasse, nous aiguisions nos pieux avant l'attaque...

C'était au Moyen-âge, avant.

Avec des crayons et des stylos à billes, leurs cousins. Tous en rang dans la poche de la veste, je pouvais les reconnaître au toucher: le stylo rouge, par exemple, avait un petit défaut dans le capuchon.

Quel minable ce Ménard ! Quand je lui ai parlé de ça en confidence, en confiance, il a éclaté de rire et il est parti dans les bureaux en clamant qu'il n'y avait pas que mon stylo qui avait un défaut dans le capuchon !

Je n'aime pas Ménard : un tripoteur de clavier.

Croit-il qu'il est plus malin, plus utile ?

Tout ça parce qu'il a un diplôme en « ique », un suffixe que je devrais mettre entre guillemets ET en italique, comme le mot *travail* ou *camarade*. Comme...

Comment peut-on parler en majuscule ? Voilà une « VRAIE » question sans réponse !

Non, non mon vieux Maurice : tu as déjà parcouru ce chemin qui t'a mené où tu sais !

Respire !

Laisse Ménard à ses ordinateurs et concentre-toi sur ce que tu « *NE DOIS PAS FAIRE* » aujourd'hui.

Ça recommence.

Voyons mon planning : vide ! Plein de vide ! Une merveilleuse journée commence.

Voilà ! Positive mon vieux, PO-SI-TI-VE !

Le piano est en place en tout cas !

J'ai bien cru que je n'y arriverais jamais à temps. Qu'est-ce que j'y connais moi en piano ?

A part celui que ma tante m'a offert pour mes six ans : un jouet. J'en ai passé des heures à faire de la musique sur ses touches blanches et noires. Tout était bon : les comptines, les chansons, les tubes de la radio et les indicatifs de la télé. Il paraît que j'étais doué !

Pas sérieux comme activité.

Pas assez sérieux pour mon père qui rêvait mieux pour son fils unique. Mon petit piano est passé aux oubliettes, je ne sais pas comment. Un jour je suis rentré de l'école et il n'était plus là. Pour le Noël suivant j'ai eu une machine à écrire : une allusion, une corrélation entre les touches, l'usage des doigts ? A part le petit « ding » en fin de chariot, elle n'a jamais fait de musique cette machine !

J'ai mis une feuille blanche en place, j'ai écrit le mot « FIN » et je n'y ai plus touché.

Impossible d'en louer un !

Chez Valat piano par exemple, LA référence en matière de location à Morlaix... ils ont refusé quand ils ont su où je voulais le faire livrer ! Pourtant je leur ai servi le même baratin qu'aux autres : rien à faire ! Les rats !

Notez, tant qu'à exploser mes économies, mon plan épargne retraite...

Une assurance vie !

La bonne farce ! Si mon père savait : la totalité de mon assurance vie pour acheter un piano !

Paix à ses cendres qui doivent voleter d'indignation dans sa tombe.

«Un Steinway ? Dis donc, il serait pas juif en plus ton Steinway ? » Mais si Papa, c'est pour ça qu'ils sont aussi chers les pianos Steinway ! Mais regarde bien : c'est « Steinway & Sons ». Tu vois, il y a des fils qui réussissent !

« Ta pauvre mère... »

Ça y est, le couplet sur ma mère.

« Elle est comme moi Papa, elle a raté pas mal de virages dans sa vie. Elle s'est retrouvée dans le décor à faire tapisserie, à regarder passer la vie des autres sans comprendre que le temps est le même pour tous. Son élégance a été de partir avant toi, un jour où tu avais le dos tourné, elle a du oublier de respirer parce que tu n'étais pas là pour lui dire qu'il fallait le faire...

Parfois... parfois elle rejoignait ma chambre –quand tu étais absent- et nous faisons un « quatre mains » sur mon piano ! Il n'y avait qu'une vingtaine de notes, ça se terminait en salade de doigts à chanter « le Bon roi Dagobert » qui met sa culotte à l'envers ! On se regardait et on riait en pensant la même chose : ce cornichon couronné c'était toi.

On riait.

Ce crayon est tellement pointu...

Il pourrait tuer!

Ma sortie de route à moi c'est quand j'ai été mis en arrêt maladie pour une opération lourde : quatre mois à faire le va-et-vient-au début en fauteuil roulant- devant ma fenêtre, celle qui donne sur le Steir à Lesconil. Il y a pire comme cadre pour une convalescence mais quatre mois, c'est long. A mon retour tout le service avait été informatisé. Sur chaque bureau un boîtier, un écran et un clavier.

AZERTYUI hop lala : le même que ma machine à écrire et plein de fonctions en plus.

J'ai tout de suite senti que ce clavier n'était pas amical. Il y avait des stages, des aides de toutes sortes, un employé spécialement affecté aux conseils et dépannages. Rien n'y a fait : je plantais l'unité centrale dès que je la regardais ! Le technicien n'y comprenait rien et moi non plus. On ne vire pas un fonctionnaire territorial qui a vingt neuf ans de maison et des bonnes notes. Non ! On lui propose un *bilan de compétence* pour commencer, ça rassure. Il est fastidieux ce bilan, il coûte cher à la collectivité et au final on apprend ce qu'on sait déjà : Monsieur Derrien Maurice est très compétent pour ce qu'il sait faire et beaucoup moins pour ce qu'il ne sait pas ! L'informatique ne fait pas partie de ses points forts !

- Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

Je croyais entendre mon père quand je ramenait UNE sale note.

Au début chacun se mobilise, il y a de la solidarité dans l'air surtout de la part des personnes moins gradées qui, elles, jonglent avec les logiciels, transfèrent, traitent, saisissent : le joli cliquetis des claviers, un rien compatissant.

Au milieu du gué le directeur des services vous convoque une énième fois:

- Derrien je ne vous cache pas que vous êtes un cas, un cas d'école même que j'évoquais dans une réunion nationale avant-hier...

Ça me fait une belle jambe son cas d'école.

- Nous allons trouver une solution à la hauteur de vos compétences. En attendant je vous demande de réorganiser le service expéditions. C'est provisoire hein ! Vous connaissant ce sera un jeu d'enfant pour vous (*la pommade n'augure rien de bon*). Voyez pour vous trouver un coin tranquille...

Comme je suis dans la maison depuis longtemps, je traduis :

- Derrien vous nous foutez dans la merde, tout le monde en a marre. Vous passerez dans les services pour ramasser le courrier et vous le porterez à la poste le soir. Votre bureau est au sous-sol.

Il reste la botte finale un an plus tard, annonçant la mise au placard définitive, le passage sur l'autre rive :

- Derrien, comme tout –ou presque- le courrier se dématérialise, votre sacoche est vide le soir et vous n'avez même plus besoin de passer par la poste pour rentrer chez vous. Restez à la disposition de vos collègues quand même...

Et voilà comment en deux ans on se retrouve derrière un bureau, dans une pièce sans fenêtre, à ne rien faire.

Je suis ponctuel, toujours présentable et j'ai l'air empressé : il ne faut pas culpabiliser les *collègues* qui ricanent dans mon dos.

Les mois d'inaction pèsent sur le moral, les arrêts maladie se succèdent. Chaque retour est plus dur, personne ne fait attention à moi, la *transparence* s'installe et je finis par trouver ça normal. Il y a toujours au service comptable un Derrien Maurice qui touche sa paie tous les mois, les primes, l'avancement. Il y a toujours une appréciation en fin d'année! La meilleure celle-là : comment donner une appréciation sur rien ? Hé bien il y a des chefs de services qui y parviennent, ils sont payés pour ça.

Ce sentiment de ne pas exister se propage dans la vie hors du travail, à la maison –où je vis seul-, avec les amis qui espacent leurs visites et que je n'invite plus. Les sorties se font rares et je renonce même à ma promenade dominicale autour du Steir : la boucle se boucle, je me recroqueville, je sèche et tout le monde s'en fout...

Et puis un jour, comme tous les jours, j'arrive au bureau et au lieu de mettre un crayon dans le taille-crayons j'y mets le petit doigt pour voir, pour sentir quelque chose.

Et je tourne.

Et je tourne.

Et je ne sens rien.

Et la femme de ménage qui passe se met à hurler en voyant tout ce sang par terre et moi évanoui sur mon bureau vide.

Le chirurgien plaisante :

- Si vous vouliez faire une carrière de pianiste, c'est foutu mon vieux ! Mais sans me vanter, j'ai fait du bon boulot.

C'est deux mois et trois opérations plus tard : mon auriculaire est tordu, tout rouge, insensible et raccourci d'un centimètre. Il appelle ça « du bon boulot » ? S'il le dit !

Le psychiatre est sérieux :

- Décompensation névrotique. Nous allons fixer une série de rendez-vous. Je vous conseille de ne pas déroger Mr... (il jette un œil sur mon dossier) Derrien.

Derrien mon cher docteur, de rien...

C'est ce jour là que ma décision de partir en voyage s'est matérialisée, une évidence devant la mine triste du « médecin des âmes » comme il se présente lui-même.

Mon retour dans le service a été intéressant : une petite fête était organisée rien que pour moi avec la consigne d'être gentil et attentionné. Tout le monde a joué le jeu et il n'était plus question de placard ni de bureau au sous-sol. Ma nouvelle affectation c'était les fournitures : toutes les fournitures de tous les services ! Quand j'ai demandé comment on allait s'y prendre sans l'informatique je n'obtins qu'un grommelo vague duquel il ressortait qu'un collègue spécialement affecté serait là pour tout saisir. En gros j'allais remplir des bordereaux à la main –à l'ancienne-, consulter des catalogues périmés avec des références obsolètes, parcourir tout le département en voiture de service, le carnet à la main et pendant ce temps là un autre ferait le boulot en amont en faisant semblant de le faire en aval ! Bien vue l'économie, touchante sollicitude.

Je n'allais pas faire la fine bouche devant tant d'efforts pour me maintenir à flot. Pour moi le mal était fait, j'avais déjà coulé et je ne songeais plus qu'à partir.

Passée l'euphorie du retour, les choses reprirent leurs cours à cette différence qu'en plus du bureau au sous-sol et du taille-crayon j'avais un véhicule de fonction.

Ménard, toujours lui, faisait circuler le bruit que je n'avais pas bonne mine...

Mon planning était toujours vide.

Positive mon vieux ! PO-SI-TI-VE !

La pointe du Raz ! C'est de là que partirait mon périple. J'habite Lesconil depuis plus de cinquante ans et je n'ai jamais mis les pieds à la pointe de Raz. Papiers à en-tête, enveloppes, tampons officiels, signatures, j'avais tout ça à portée de main pour organiser l'évènement.

Voilà comment je présentai les choses aux élus de la mairie de Plogoff :

- Le Conseil général a décidé de tourner un clip sur votre commune. Nous allons faire livrer un piano sur la lande et le jour du tournage, Mr Squiban viendra jouer. Les prises de vue seront assurées par une équipe de Rennes. Vous aurez bien sûr tous les rushs. Tout ce que nous vous demandons c'est de sécuriser le site avant, pendant et après l'évènement.

Après cette entrevue il me restait le plus difficile : confirmer par un courrier avec une convention et tout, et tout. Je ne pouvais pas déceimment le faire à la main, le plus simple pour que tout soit prêt le jour dit était de contacter une secrétaire indépendante qui, compte tenu du salaire proposé, ne serait pas trop regardante sur le contenu. Au pire je pouvais arguer que l'évènement était sous-traité par une maison de production indépendante. Un peu avant Noël tous les détails étaient réglés y compris l'intervention du pianiste qui avait un calendrier chargé. La date du 25 mars –un mardi- fut retenue, quant au site ce serait au dessus du petit port de Porzan, dernier refuge avant le Raz de Sein pour un bateau pas trop gros. Cet endroit avait l'avantage d'être desservi par la route pour la livraison du piano qui pourrait être ainsi amené le plus près possible de la falaise ce qui, selon moi, permettait des prises de vues incomparables, un son pur etc.

Mr Squiban (Didier de son prénom), je l'avais choisi à cause d'un concert qui m'avait marqué trois années auparavant, juste avant ma descente au placard. Il incarnait une fusion entre la musique traditionnelle, le jazz et la musique classique, un mélange très réussi.

Pour l'occasion - ma demande étant assortie d'un solide cachet- je lui imposai de composer ou d'improviser des variations sur « Le bon Roi Dagobert ». D'abord surpris, il trouva ensuite le thème intéressant ; son talent ferait le reste.

23 mars :

Un petit chariot téléguidé à chenilles cahote sur la lande. Dessus, deux cent quatre vingt kilos de bois, de fonte et d'acier : dix huit mille euros de piano s'en vont vers la falaise, il fait presque nuit et à part les livreurs et moi, c'est désert. A vingt mètres du gouffre je leur dit d'arrêter et de mettre l'instrument sur ses pieds. Ils sont deux et ça ne prend que quelques minutes. Une housse isotherme est ensuite installée pour éviter les agressions de la nuit. Ils sont sceptiques mes livreurs mais une « petite » enveloppe avec cinq cent euros dedans finit de les convaincre que tout ça est parfaitement normal.

24 mars :

Un contre temps empêche les services municipaux de sécuriser l'endroit, en fait de poser des barrières. De plus la housse a été quelque peu chahutée pendant la nuit. Résultat les usagers du port ont alerté la mairie, dans les cafés de Plogoff on ne parle plus que de ça et les journalistes attirés par du sensationnel mitraillent le site. Des amateurs viennent avec un drone et une vidéo ne tarde pas à se retrouver sur internet sous le titre : « concert sur la lande ». Heureusement les journées sont courtes et j'ai pris soin de fermer le couvercle à clé. Quant à la probabilité de le voir s'envoler...

25 mars, 11h40 :

Jour « J », il fait beau, la mer est calme et des barrières métalliques tiennent les curieux à distance. Il est presque midi et nous avons déjà fait un repérage avec le musicien qui a trouvé l'instrument excellent bien que légèrement désaccordé (on le serait à moins) et l'idée délicieusement farfelue –ce sont ses termes-. Nous convenons de nous retrouver à 14h, heure probable d'arrivée de l'équipe de tournage. Chacun s'en va déjeuner de son côté, il me reste quelques détails à régler.

25 mars, 14h :

L'équipe de tournage est bloquée à Quimper par une panne de véhicule (c'est du moins ce que je dis à Mr Squiban).

- Je vous propose une dernière répétition ?
- Oui, parfait.

« Il commence à jouer la musique m'envahit, je ferme les yeux. Mon enfance remonte en moi comme une bouffée fraîche qui vient englober l'angoisse des dernières années. Je sens entre mes doigts les doigts enlacés de ma mère et je peux sentir son parfum. Il ne faut pas que ça s'arrête. Je viens, je reviens mon bon Saint Eloi... ne pas ouvrir les yeux, surtout... je cours, je vole, je vole... »

26 mars :

Le journal Ouest-Aven titre en gros :

« Epilogue tragique dans l'affaire du piano sur la lande ».

Un employé du Conseil général met en scène son suicide.

Mr Didier Squiban, pianiste bien connu de la région, est encore sous le coup de l'émotion car il a été le témoin direct de drame :

- C'est terrible ! Nous devions enregistrer un clip, c'est du moins ce qui était prévu. Comment j'aurais pu savoir ? Tout était en ordre depuis des mois, tout avait l'air officiel. Ce monsieur m'a proposé une dernière répétition en attendant l'équipe vidéo. J'ai joué et à un moment il est parti vers la falaise et il a plongé, comme ça, en silence... en écartant les bras comme s'il... s'envolait.

Dans son bureau, le Docteur B., médecin des âmes a lu l'article :

- Qui aurait cru que cette décompensation était psychotique et pas névrotique ?
- ...
- Tout le monde peut se tromper...

Maurice Derrien, sans enfant et sans famille directe, a légué l'instrument à la commune de Plogoff. Après discussion il a été installé dans l'église.